

Présentation de l'œuvre *Économie et Civilisation*  
Rome, Bibliothèque Angélique, 21 février 2005

Prof. **Luigino Bruni**, professeur d'Histoire de la pensée économique à l'Université de Milan  
Bicocca

*L'originalité de la fraternité en économie*

Avant toute chose, merci pour l'invitation que j'accueille avec joie, non seulement parce que je suis ami de l'auteur, mais aussi parce que je partage la construction de fond de l'œuvre et de ce qui la meut. Pour rester dans les quelques minutes que j'ai à disposition, je voudrais souligner deux points qui me semblent particulièrement importants vus de mon point de vue qui est celui de l'histoire de la pensée économique. Le titre est pour moi aussi, un peu le point de départ : "Économie et Civilisation". Car si nous regardons comment il a été vu au cours de ces derniers siècles, ce rapport, nous avons deux visions qui se sont affrontées.

La première est une vision qui plus récemment remonte à Hegel et qui dit : "l'économie est Civilisation", dans le sens que dans les modernes, grandes sociétés de marché, la société civile de fait coïncide avec la société commerciale. Donc, toute forme de relation que nous posons en étant dans le marché est relation économique. Le marché est bon en soi, le marché est Civilisation.

Il y a une deuxième vision, celle qui s'est affirmée plus au XX<sup>ème</sup> siècle, qui dit : l'économie n'est pas société civile : elle en est seulement un sous-ensemble et c'est le fameux troisième secteur, celui de l'économie sociale. Cette partie de l'économie est civile, mais tout le reste ne l'est pas. De cette manière est reproduite une vision - de mon point de vue et aussi du point de vue du prof. Baggio - un peu dichotomique du rapport entre économie et civilisation.

Si je regarde de près cette œuvre, j'y retrouve une vision différente du rapport entre économie et civilisation ; et c'est-à-dire, d'une part, on n'admet pas que l'économie en tant que telle soit toujours civilisation ; ce n'est pas la position d'Antonio Maria Baggio ; d'autre part, on n'affirme pas non plus que seulement l'économie sociale est civilisation, que c'est un peu aujourd'hui la position dominante d'économistes et de chercheurs sociaux, selon lesquels la bonne économie est celle du non profit, du volontariat, mais tout le reste n'est pas civilisation. Ici, il y a une vision différente, très liée au discours que faisait Vera Araujo sur la fraternité. Le paradigme de fond qui émerge de cette œuvre est que toute vision dichotomique court en soi le risque de se transformer en idéologique ; on soutient l'importance du fameux troisième principe - la fraternité - qui a toujours difficile à s'affirmer dans toutes les théories sociales, à cause d'un réductionnisme méthodologique qui porte à éliminer un des trois pour s'arrêter sur les deux autres, la liberté et l'égalité.

La fraternité est un concept original non seulement dans les sciences sociales, mais aussi en économie et même encore plus, en économie. Afin de soutenir cela, dans ma perspective, je me relie à un grand thème de l'œuvre c'est-à-dire, le rôle de l'éthique dans le marché. Il y a une éthique que le marché sait reproduire très bien, pour laquelle, il ne faut pas la fraternité, il ne faut pas aller au-delà des deux visions que j'ai à peine évoquées ; c'est l'éthique que nous pouvons définir de la "coopération sans bienveillance". Si nous pensons par exemple au Japon - je suis rentré de là justement hier -, l'éthique du samouraï fonctionne parfaitement et explique le développement japonais : il y a un marché absolument efficace, il y a un fonctionnement de la machine mercantile de computer. Ce type de coopération ne requiert pas de bienveillance ; c'est la coopération théorisée de Hume, lorsqu'il dit : deux paysans, pour comprendre qu'ils doivent s'entraider pour moissonner, ne doivent pas déranger l'altruisme, il suffit qu'ils ne le fassent pas une année pour comprendre que s'ils ne coopèrent pas, la récolte ira mal. Ce type d'éthique, le marché sait le reproduire, c'est quand même toujours une éthique basée sur l'intérêt.

Il y a pourtant un type d'éthique que le marché ne sait pas reproduire, alors qu'il en a besoin d'une façon vitale : c'est l'éthique qui requiert des motivations intrinsèques, requiert gratuité. Et c'est la forme la plus élevée d'éthique que nous connaissons dans l'histoire de la pensée. Nous pouvons certainement affirmer que l'éthique, dans sa forme la plus pure, requiert une gratuité intrinsèque. Il suffit de penser à la voie des vertus ; un comportement n'est pas éthique s'il n'est pas poursuivi en

tant que valeur en soi. Maintenant, l'éthique que le marché ne sait pas reproduire, mais dont il a absolument besoin, est justement l'éthique basée sur la gratuité, une action économique qui donne de l'espace en son sein à la dimension gratuite. Un marché qui en tant que tel ne reproduit pas de gratuité, mais la consomme, car sans gratuité il ne réussit pas à fonctionner, surtout dans l'économie plus avancée. Cette éthique n'est pas connue du marché, mais est absolument nécessaire. C'est cela que nous trouvons dans toute l'œuvre d'Antonio Maria Baggio.

Je termine avec l'idée qui est, selon moi, l'idée fondamentale de la partie moins économique de l'œuvre : un marché sans gratuité, une économie sans gratuité, n'est pas une économie qui produit civilisation. La fraternité au fond, qu'est-ce ? C'est une icône de la gratuité, il n'y a rien de plus gratuit que la fraternité et donc, toute la catégorie de fraternité qui anime l'œuvre et qui est traduite en économie comme réciprocité – on rencontre aussi de temps en temps l'expression "biens relationnels" - est la traduction de différentes façons, de la conviction que l'économie devient civilisation si elle est capable de s'ouvrir à une éthique de la gratuité, à une éthique du don ; ce n'est pas un hasard que l'on parle aussi beaucoup de culture du don.

Voilà pourquoi l'économie de communion, une des expériences décrites par l'œuvre et analysées, n'est pas du troisième secteur, n'est pas volontariat, n'est pas non-profit, mais est civilisation dans la mesure où elle est un marché qui donne de l'espace, en tant que marché, au principe de gratuité, à la culture du don.

Voilà pourquoi celle-ci me semble être une œuvre de grande ampleur, car il ne s'agit pas d'une œuvre idéologique, ce n'est pas une œuvre réductrice, qui rejette, mais qui tient la complexité ensemble.

Je crois donc qu'elle peut vraiment être considérée un des événements dans ce domaine, surtout pour la perspective économique, car ma pensée, en lisant les œuvres sur la Doctrine sociale de l'Église est qu'il y manque un dialogue profond sur la science économique : non pas qu'il soit indispensable, mais parfois, en tant qu'économiste, je sens un peu qu'on parle beaucoup de philosophie, de théologie mais manque la confrontation avec la pensée des économistes d'hier et d'aujourd'hui. Au contraire, dans l'œuvre d'Antonio Maria Baggio, cette confrontation est présente, il fait sérieusement les comptes avec la pensée économique et pour cela aussi, je souhaite le franc succès, également éditorial.